

LA FIANCÉE DE LA MORT !

Nouveau Partie de L'ANTRE DU CRIME.

I

Raymond pleurait avec son fils, mais les larmes tombant de ses yeux n'arrêtaient point les paroles sur ses lèvres.

Il voulait arriver vite au bout de la lugubre histoire.

— Cinq ans s'écoulerent... poursuivit-il. Au bout de ce temps, grâce à ma conduite irréprochable, aux protections qui m'avaient suivi, aux sollicitations constantes de notre chère bienfaitrice, et surtout à l'heureuse chance qui me permit de découvrir et de déjouer, au péril de ma vie, un complot formé dans la maison centrale par les condamnés, je fus grâcié...

— Grâcié... répéta Paul.

— Oui, mais à une condition très dure qui faisait de cette grâce une sorte de commutation de peine.

— Dans cette affaire du complot j'avais fait preuve de certaines aptitudes remarquables, d'un grand sang-froid, et d'un courage très calme et très solide... On décida que la réunion de ces qualités devait faire de moi un policier hors ligne, un agent capable de rendre les plus grands services... En conséquence, on m'imposa la condition d'appartenir à la brigade de sûreté pendant tout le temps que ma peine devait durer encore, c'est-à-dire pendant quinze années...

— Tout était préférable à la prison qui m'éloignait de toi, et d'ailleurs le moment approchait où le développement de ton intelligence enfantine allait te permettre de demander : *Où est mon père ? Est-ce que mon père est mort ?* Quelles réponses aurait-on pu faire à ces questions, puisque ton père était vivant et prisonnier ?...

— J'acceptai donc avec reconnaissance, car cette liberté relative me ramenait près de toi ; me permettait de te voir, de t'embrasser, de t'élever, de veiller sur ta santé chancelante...

— Voilà dix ans que j'use ma vie à accomplir avec une conscience absolue le pacte consenti.

— Tu grandissais et à mesure que s'écoulaient les jours je tremblais davantage qu'un hasard fatal ne vint te révéler le passé et t'éclairer sur le présent... Je voulais te conserver à tout prix l'ignorance de ce présent et de ce passé...

— Voilà pourquoi je demandais humblement dans la supplique adressée au ministre que remise pleine et entière me fût faite des cinq dernières années...

— Maintenant, mon fils, le hasard fatal s'est produit !... Ma vie n'a plus de secrets pour toi !... Tu connais toute mon existence... tu connais mes malheurs que les hommes ont appelés des crimes... Rougis-tu de moi ? Méprises-tu ton père ? Veux-tu toujours mourir ?

Paul était tombé à genoux.

C'est lui, à cette heure, qui tendait vers Raymond ses mains tremblantes, en balbutiant :

— Oh ! mon père bien-aimé, me pardonneriez-vous ?... C'est si vous ne me pardonniez pas que je voudrais toujours mourir !

Fromental courut à son fils, le releva et le serra dans ses bras en sanglotant.

Ce fut une douce étreinte que celles de ces deux hommes, et dans sa douceur se noya pendant quelques secondes l'amertume de leurs pensées.

— Ainsi, demanda Raymond en donnant à Paul un dernier baiser, ainsi tu m'aimes toujours, et tu m'estimes encore ?

— Si je vous estime, si je vous aime ? répliqua le jeune homme avec élan. Ah ! mon père, je n'ai pas pour moi votre indulgence... Jusqu'à mon dernier souffle je me reprocherai de vous avoir méconnu... d'avoir douté de vous, ne fût-ce qu'un instant, de vous si grand, si noble, si injustement malheureux ! Cette erreur d'une minute je consacrerai ma vie tout entière à la racheter ! Jamais un père n'aura été admiré, adoré, comme je veux que vous le soyez par moi ! Oh ! mon père, mon père chéri, que vous avez dû souffrir, et que vous devez souffrir encore !

— J'ai beaucoup souffert, c'est vrai, mon enfant ; mais à partir de ce moment, je te le jure, c'est fini !

— Fini ? répéta Paul.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu sais mon secret, et que la crainte de te voir l'apprendre me torturerait... Maintenant tu connais le passé, et néanmoins tu m'aimes... Tout est bien ! Avec l'angoisse la douleur a disparu... Je suis calme et j'espère.

— J'irai demain porter cette supplique à qui de droit, et bientôt, si Dieu daigne me protéger, je serai libre, complètement libre... alors nous pourrions quitter Paris tous deux et aller vivre en paix dans quelque solitude où nous serons heureux...

— A qui, mon père, devez-vous porter cette requête ?

— A Mme de Chatelux qui, restant ma providence aujourd'hui comme toujours, a bien voulu se charger de la faire apostiller et de la remettre elle-même au secrétaire particulier du ministre de la justice.

— J'irai avec vous mon père, dit Paul d'un ton résolu.

— A quoi bon ?

— Je veux prier, moi aussi, la mère de Fabien, d'user de toute son influence pour obtenir ce que vous désirez, cette grâce qui n'est que justice...

— Mon cher enfant, je te remercie, mais Mme de Chatelux doit ignorer que le passé t'est désormais connu... Cela vaudra mieux... Maintenant, réponds-moi.

— Que voulez-vous me demander, mon père ?

— Comment se fait-il que tu sois venu ce soir à Paris ?

Une flamme s'alluma dans les yeux de Paul. Une vive rougeur colora ses joues.

La question de Fromental venait de lui remettre en mémoire ce que les violentes émotions lui avaient fait momentanément oublier.

— Mon père... balbutia-t-il avec embarras.

— Était-tu donc amené par des soupçons ? continua Fromental. Tu n'aurais plus aucun motif pour me le cacher, puisque ces soupçons sont éclaircis...

— Non, mon père... je venais chercher ici quelque chose...

— Quoi ?

— La lettre d'invitation du docteur Thompson...

— La lettre d'invitation du docteur ?... répéta Raymond surpris.

Paul fit un signe affirmatif.

— Que voulais-tu faire de cette lettre ?

— La présenter aux gens du docteur en me rendant à l'invitation.

— Cette invitation, tu l'avais déclinée il y a quelques jours, malgré mes instances pour te la voir accepter.

— C'est vrai.

— A quel propos ce brusque changement de résolution ?

— Je sais aujourd'hui une chose que j'ignorais il y a trois jours...

— Quelle est cette chose ?

— C'est, répondit Paul d'une voix vibrante, que je rencontrerai chez le docteur Thompson celle que j'aime et que je croyais perdue pour moi !...

Raymond se sentit pris d'une vague inquiétude.

— Celle que tu aimes... cette jeune femme ou cette jeune fille inconnue... tu dois la rencontrer à l'hôtel de la rue de Mirometail ?

— Oui, mon père...

— Comment le sais-tu ?

— Un hasard providentiel m'a mis sur la piste. Nous cherchions, vous et moi, bien loin, ce qui était tout près de nous. Ce soir je la verrai... Je saurai si elle est libre... S'il m'est permis de l'apercevoir, et si j'ai la chance d'être payé de retour...

— C'est à elle que tu comptes demander tout cela ?

— Non, c'est au docteur lui-même, et c'est lui qui répondra.

— Lui !... Explique-toi !...

— Marthe est la pupille du docteur Thompson.

Raymond pâlit en répétant :